



CHAPITRE XIX

Les autorités de Taborah. — Organisation de notre nouvelle caravane. — Départ de l'Ounyanyembé.
— Nos Vounyamouési. — En route vers le Lac. — Notre arrivée dans l'Ougounda.

GÉNÉRALEMENT on désigne Taborah sous le nom d'Ounyanyembé; c'est là une figure de rhétorique, une synecdoche que rien ne justifie : car le premier de ces noms indique seulement une partie, un seul village de cet Ounyanyembé, *Terre de la lune*, qui, depuis la plus haute antiquité, semble avoir été en rapports avec les négociants indous, puisqu'au commencement de l'ère chrétienne on signalait déjà l'existence d'une chaîne appelée *les Monts de la lune* dont parlent les Grecs et dont les Indiens ont fait leurs Soma Giré.

Cet empire, jadis très florissant, touchait au lac Tanganika, s'étendait au sud jusque chez Simba, et par le nord avoisinait le lac Nvanza Victoria. Aujourd'hui que Mirambo s'est taillé un royaume dans cette région, et qu'à son exemple les Vouagara, les Vouaouhha, les Vouatakamba de Simba ont secoué le joug arabe pour retourner à la barbarie, l'Ounyanyembé se trouve bornée au nord par Ouyoui, à l'est par le Mgounda-Mkali, à l'ouest par l'Ouhha, au sud par l'Ougounda; encore cette dernière contrée, bien que vassale de l'empire, n'en est-elle pas moins indépendante de droit et de fait.

Cet abaissement de la puissance arabe a été non seulement funeste au développement intellectuel et moral de ces peuplades indigènes, mais encore nuisible à leurs intérêts matériels. Ce résultat est dû en grande partie aux coupables complaisances que l'on a témoignées sur la côte aux rois-bandits tels que Mirambo dont les États sont honorés de la présence de résidents anglais, alors qu'il n'en existe même point à Taborah; l'avenir se chargera de dégager les fatales conséquences de ces agissements.

Au centre de cette riante et fertile vallée que nous découvrîmes en arrivant du Mgounda-Mkali, se dressent les principaux villages de l'Ounyanyembé : Taborah, Kouihara, Kouikourou, qui forment un triangle équilatéral dont Taborah, l'antique Kazeh, est le sommet. Bien que Stanley ait cru devoir plaisanter Burton à ce sujet (1), plusieurs des notables Arabes de l'endroit m'ont affirmé que Kazeh est réellement le nom sous lequel la contrée a été désignée autrefois; elle le tenait d'une source jaillissante qui s'y trouvait et dont l'importance fut grande pour le défrichement et la culture du pays.

Kouikourou, au nord-est, est la résidence du gouverneur arabe et du sultan indigène; Kouihara, au sud, est le lieu choisi par les Européens pour la halte des caravanes; c'est là que le docteur Van den Heuvel a établi la station qu'il avait été chargé de fonder dans l'Ounyanyembé; la distance de ces divers points entre eux est de quatre kilomètres environ.

Seuls, Taborah et Kouikourou sont palissadés, c'est-à-dire réunis en villages compacts, avec enceinte fortifiée; Kouihara, au contraire, se compose de grands tembés isolés, ce qui n'est pas prudent, car en cas d'attaque ces demeures ne pourraient se prêter mutuellement aucune assistance.

Par contre, à Kouikourou, le gouverneur arabe et le chef nègre, Tsiki, disposent de deux mille fusils au moins et, à l'abri de leurs remparts, ils soutiendraient d'importants assauts. Bien qu'il soit en réalité vassal de

(1) H. Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, page 204.

l'Arabe qui est le véritable souverain de la contrée, Tsiki a néanmoins conservé son pouvoir sur les habitants en ce qui concerne les corvées, redevances, impôts de guerre, auxquels ils sont assujettis.

Ces deux puissances s'entendent fort bien, d'autant mieux qu'il y a pour elles absolue nécessité de s'appuyer l'une sur l'autre : le sultan indigène ne pourrait se passer des Arabes qui lui fournissent les armes, la poudre, les étoffes dont il a besoin, et à qui, en retour, il délègue la suprématie sur l'important trafic d'ivoire, principale richesse du pays. Pour affirmer sa domination, le gouverneur a fait dresser *en terre*, vis-à-vis de sa demeure, un mât de pavillon au sommet duquel flotte le drapeau rouge de Zanzibar, et défense est faite de hisser ainsi toute autre bannière ; il est loisible aux Européens d'acrocher un fanion au toit de leur tenté, mais non de le fixer dans le sol, car aux yeux des Arabes cela indique la prise de possession du terrain.

Bien que le gouvernement ait son siège à Kouikourou, c'est pourtant Taborah, l'antique Kazez, dont le développement commercial date de 1852, qui est le centre du trafic des musulmans dans cette partie de l'Afrique ; ils y possèdent de grandes et spacieuses habitations, bien emménagées, solidement bâties, agrémentées de larges vérandas où se tiennent les interminables *barzas* commerciaux et politiques qu'affectionnent les Arabes ; ceux-ci, du reste, appartiennent à la haute aristocratie de Mascate, et ont été mêlés, eux, leurs familles et leurs parents, aux divers événements qui depuis quelque trente ans se sont passés là ou à Zanzibar.

Nous eûmes avec tous, je dois le dire, les meilleures relations ; mais nous nous sommes attachés tout particulièrement à cultiver l'amitié du gouverneur, l'excellent Abdallah-ben-Nassib. Personne, aussi bien que lui, ne s'entend à prodiguer des conseils, à donner des avis, à déclamer sentencieusement un verset du Coran ; il écrit beaucoup, attache grand prix aux égards et ne méprise pas les cadeaux.

Chez nous, Européens, cette manie de désirer tout haut ce que l'on voit aux mains d'autrui emprunte un air de mendicité dont à bon droit nous nous gardons avec un soin extrême ; les Arabes ne l'entendent pas ainsi, et vraiment on ne peut leur en faire un grief, car c'est là une conséquence toute naturelle de l'hospitalité comme ils la comprennent et la pratiquent : ce qui leur appartient est à vous ; désirez, demandez quoi que ce soit, ils n'en seront ni étonnés ni choqués ; loin de là, ils se réjouiront de pouvoir vous être agréables, et, quelques instants plus tard, feront porter chez vous l'objet qui a attiré votre attention. De leur côté, sans nulle vergogne, ils solliciteront du papier, des allumettes, du savon, des bougies, tout ce qui les

frappera, mais surtout ils insisteront pour obtenir un fusil, un revolver, un beau vêtement brodé d'or, cadeaux princiers qui d'emblée vous acquerront tous droits à leur amitié et à leurs bons offices. En un mot, il faut donner, et mieux, il faut savoir bien donner, donner à propos, au moment psychologique; on se taille ainsi à leurs yeux une autorité, un prestige, qui vous sont indispensables pour réussir dans ce pays.

En revanche, j'en ai déjà fait la remarque, l'Européen reçoit de ces Arabes des bœufs entiers, des chèvres, et, ce qui est préférable, des fruits et des légumes que l'on ne rencontre que là où ils sont établis. C'est grâce à eux que Taborah produit des citrons, des annones, des grenades, des brinjalles, des tomates, des concombres, des oignons, précieux fébrifuges, du froment et du riz blanc; ce dernier est également cultivé par les indigènes des alentours, mais l'espèce en est différente : c'est un riz rouge, beaucoup plus grossier.

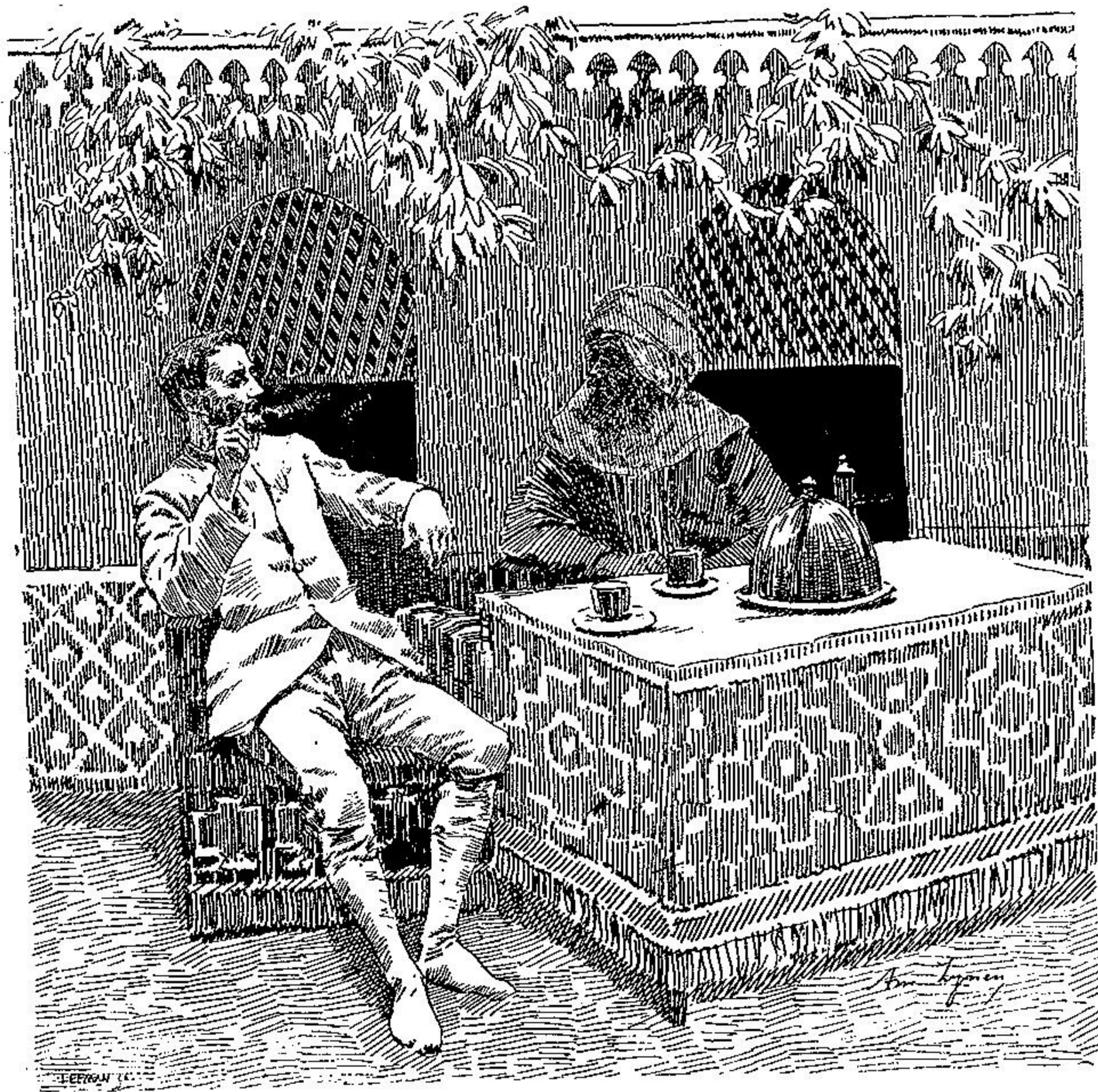
Cependant peu de temps après notre arrivée dans l'Ounyanyembé, une grave besogne s'imposa à Roger et à moi : on se souvient que voulant se rendre rapidement à Karéma, Popelin avait quitté Taborah avec une caravane très légère, laissant derrière lui aux mains du docteur Vanden Heuvel, avec mission de les lui envoyer plus tard, la majeure partie de ses marchandises; or, d'un commun accord, nous nous chargeâmes de ce soin, et comme conséquence, nous séparant de l'expédition Cadenhead, nous eûmes à en former une nouvelle composée exclusivement de Vounyamouési.

C'est au gouverneur arabe et à son frère, le Bana Sheik, qu'il faut de toute nécessité recourir en semblable occurrence, non seulement pour recruter les porteurs, mais encore et surtout pour s'assurer de la fidélité des nouveaux enrôlés : la bonne entente entre l'Européen et l'autorité du lieu inspirera aux hommes une crainte salutaire, elle servira de frein à leur penchant de désertion, car les fuyards s'exposent alors à être mis aux fers dès leur rentrée dans la patrie. Je dois ajouter que si l'on recrutait des pagazis à l'insu du gouverneur, on le blesserait beaucoup, et son mécontentement, venant à être connu des sultans indigènes chez qui l'on aura à passer, ceux-ci en profiteraient pour se livrer impunément à des vexations de tout genre.

Lorsque Abdallah-ben-Nassib fut au courant de nos projets, il fit d'abord appeler un nyampara, sorte de chef de file qui dispose d'un certain nombre de gens dont il répond, et comme la plupart du temps il possède quelque bien, on peut exercer un recours contre lui en cas de forfaiture de la part de ses hommes. Notre futur nyampara avait nom Mohanda; ce fut le gouverneur lui-même qui nous mit en rapport avec lui, et nous convinmes

du nombre de pagazis qu'il nous fallait, de leur paye, de leur nourriture de route, de la marche à effectuer et du jour où ils auront à se présenter.

De son côté Mohanda, aidé de quelques-uns de ses amis qui devinrent chefs d'escouade se mit en devoir de nous recruter les cent porteurs nécessaires; au jour dit, ils étaient chez le docteur Van den Heuvel où se



RÉCEPTION CHEZ LE BANA SCHEIK.

trouvaient étalés dans la cour intérieure les colis, caisses, ballots que nous devons transporter, et chacun des Vounyamouési put choisir son fardeau, dont le poids réglementaire était de soixante livres environ. Il est de bonne politique de ne pas intervenir dans ce choix et de laisser les hommes se débrouiller entre eux sous l'œil et la baguette du nyampara.

Lorsque les charges furent réparties, chacun arrangea la sienne à sa mode : celui-ci se contente de la poser sur sa tête après l'avoir ficelée; celui-là la fixe entre trois bâtons en forme de fourche solidement reliés à leur extrémité; c'est ce dernier mode de transport qui est le plus généralement adopté, surtout pour les ballots d'étoffe.

Mais là encore l'Européen ne doit pas intervenir : le porteur veut avoir la pleine liberté de porter son fardeau de la façon qui lui convient le mieux.

Ces préliminaires terminés, nous procédâmes au règlement de la paye.

Le prix ordinaire du voyage de Taborah à Karéma varie de sept à huit dotis de calicot par homme, plus la nourriture de route qui est d'un demi-doti, soit une shouka d'étoffe par tête, tous les cinq jours. Cette rémunération paraît minime; mais il ne faut pas oublier que ce calicot, si bon marché à Zanzibar, représente déjà à Taborah six dollars et demi la pièce de neuf dotis, ce qui met le doti à trois francs cinquante centimes environ.

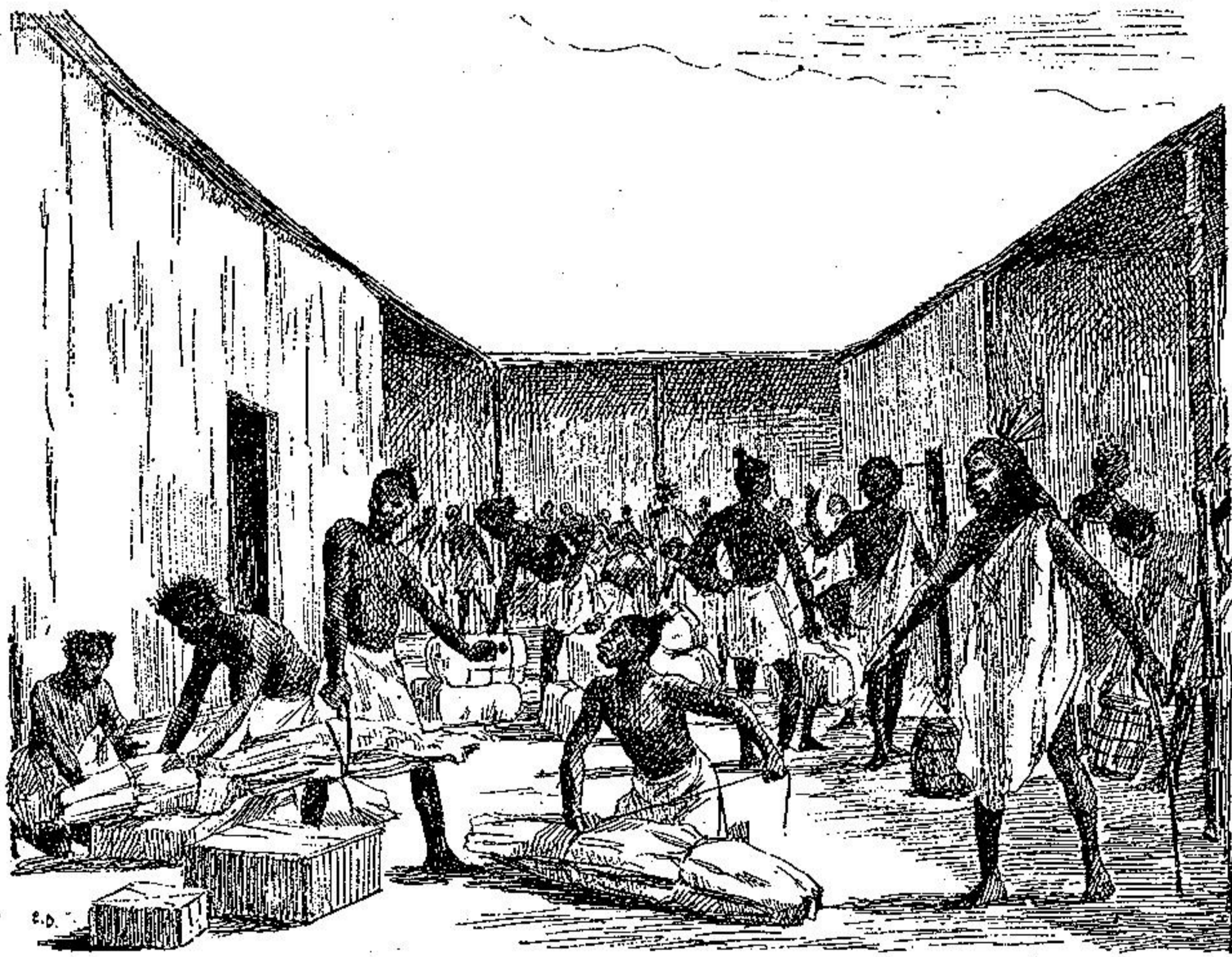
Pour prévenir les désertions, nous ne distribuâmes aux porteurs que la moitié seulement de leur solde; toutefois, comme ils sont très défiants, le restant fut enfermé en leur présence dans l'intérieur des ballots ou colis qu'ils avaient à transporter; de cette façon, ils en étaient en réalité possesseurs, mais ne pouvaient en disposer qu'à leur arrivée à destination.

Pour ces émoluments Mohanda reçut trois dioras ou pièces d'étoffe de neuf dotis chacune; en sa qualité de nyampara, il est exempt de tout fardeau et sa place, en caravane, sera à l'arrière de la colonne pour veiller sur les retardataires.

En tête se placera le kirangozi, élu par les hommes eux-mêmes; c'est lui qui dirige la marche et qui veille, dès l'arrivée au camp, à ce que les charges réunies en tas et recouvertes d'une bâche soient placées en face des tentes des Européens; il porte un colis généralement le plus noble de tous, c'est-à-dire des rouleaux de fil de cuivre; au cours des étapes, il convient de lui donner de temps à autre quelque gratification, car le voyageur a le plus grand intérêt à demeurer en excellents termes avec le kirangozi; si ce dernier se met du côté des mutins, on peut s'attendre à une débandade générale.

En un mot, le nyampara représente en caravane le parti conservateur, c'est-à-dire que forcément et par état il est toujours de l'avis de l'homme blanc; dans le kirangozi, élu par les porteurs, s'incarne au contraire l'opposition, l'élément républicain, frondeur, et l'on doit s'efforcer de se l'attacher par des égards, des présents et de bons procédés. Car, je l'ai fait remarquer, on mène aisément les Vouangouana par une discipline de fer accompagnée au besoin de coups de trique, mais avec le Mnyamouési de pareils moyens ne réussissent jamais.

Je n'insisterai pas plus longtemps sur la peine que cette organisation nous coûta : mais s'il est déjà difficile de conduire à bonne fin pareille entreprise à Zanzibar avec des Vouangouana, on peut se figurer la somme de patience et d'énergie dont il faut user pour enrôler et faire partir des Vounyamouési pour qui Taborah est une sorte de Capoue : ils savent qu'une fois en route c'est la vie de privations et de dangers qui commence, et inventent mille ruses pour prolonger leur séjour dans l'Ounyanyembé.



VOUNYAMOUÉSI PRÉPARANT LES FARDEAUX.

A la date fixée, lorsque sonne l'heure du départ, les uns n'ont pas achevé leurs provisions, les autres ont encore du grain à moudre ; ceux-ci sont retenus par un créancier, ceux-là par une course imprévue à faire ; la vérité est que, ne pouvant s'arracher des bras de leur Dulcinée, ils retardent le plus qu'ils peuvent le quart d'heure de Rabelais. Aussi est-on obligé de former un premier camp à proximité de Taborah, et l'on y séjourne deux ou trois jours durant lesquels le nyampara et le kirangozi vont relancer les retardataires au fin fond des jardins d'Armide.

Enfin, le 1^{er} mai 1880, après avoir fait une dernière visite d'adieu au gouverneur, à son frère, ainsi qu'à l'excellent Arabe Asani, de son surnom Kiboundo, dont les établissements se trouvent dans l'Ouroungou où il m'invita à venir le voir, me promettant de me faire trouver là-bas une mine d'or; après avoir serré une fois encore la main du docteur Van den Heuvel, notre caravane quitta Kouihara. Retenu au lit par la fièvre, M. Cadenhead ne put partir ce jour-là avec la sienne, mais nous convînmes de nous réunir plus loin.

Il était midi quand la colonne s'ébranla au son des cors, aux cris, aux chants de nos porteurs, aux détonations des armes à feu, entraînant derrière elle comme dans un sillage une queue d'enfants, d'hommes, de femmes qui piaillaient, hurlaient sur tous les tons, sautaient, dansaient et qui, sous prétexte de nous faire la conduite et de nous souhaiter un bon voyage, se livraient au plus affreux charivari.

Notre expédition comptait cent vingt-quatre hommes, ainsi répartis :

2 Européens (Roger et moi)	2
1 nyampara (Mohanda)	1
Mabrouki et nos 4 domestiques	5
12 soldats (askaris)	12
2 porteurs de bagages	2
101 Vounyamouési, portant 97 charges, dont 4 à deux hommes	101
1 batteur de tambour, n'ayant aucun fardeau, pour remplacer un malade le cas échéant.	1

Total 124 personnes

En tête flotte le drapeau bleu à étoile d'or, derrière lequel le tambour mnyamouési fait entendre ses lents et monotones roulements.

On le voit; à part nos domestiques et quelques askaris de M. Carter qui étaient arrivés de Karéma quelques jours auparavant et qui y retournaient, notre caravane se composait exclusivement de Vounyamouési, ce qui lui donnait un cachet tout nouveau, ces porteurs différant des Vouangouana non seulement au physique, mais surtout dans les mœurs et coutumes, dans la manière de vivre, de marcher, de se conduire en route.

Les Vounyamouési forment, en somme, une remarquable race, aux traits moins sémitiques que les nègres du littoral, aux membres beaucoup plus robustes, au caractère plus fier, plus entier; chez eux, le portage est considéré comme un honneur, comme la constatation, la preuve de la virilité.

Dès l'enfance ils s'y habituent, car c'est leur métier, leur profession, leur carrière; on voit très souvent dans les rangs d'une caravane de tout petits bambins conduits à la main par leur mère, et qui déjà portent sur la tête ou sur l'épaule un léger fardeau, un panier, un ustensile de ménage, une bribe quelconque dont le poids leur inspire un indicible orgueil, car, du coup, ils se sentent hommes.

La marque nationale qui distingue le Mnyamouési consiste d'abord en un vide triangulaire à la mâchoire supérieure produit par l'ablation de l'angle interne des incisives médianes, puis en un tatouage dont il agrmente sa figure, et qui s'obtient à l'aide d'un couteau ou d'un rasoir : ce sont deux cicatrices parallèles qui vont du bord externe du sourcil jusqu'à la mâchoire inférieure, traversant ainsi la joue dans toute sa longueur, et une troisième ligne qui part du sommet du front jusqu'à la naissance du nez; tout Mnyamouési est recouvert de ces incisions et en tire grande vanité, car elles indiquent en lui un homme libre.

A ce sujet, j'ai fait un rapprochement curieux. Sur la côte occidentale d'Afrique, les Croumanes, dont plusieurs m'accompagnèrent dans mon voyage, forment, à l'instar des Vounyamouési, une race laborieuse, robuste, opiniâtre, dont le métier favori est également de s'engager chez les blancs, soit à bord des navires, soit dans les factoreries de la côte; excellents travailleurs, du reste, en dépit de leurs défauts, ils rendent aux trafiquants des services signalés.

Or, de même que les Vounyamouési, ces Croumanes se reconnaissent par un tatouage au visage, une ligne qui part de la naissance du front jusqu'à l'extrémité du nez (1), et pour eux aussi c'est la marque de l'homme libre qui loue son bras sans jamais consentir à devenir esclave. N'est-il pas étrange que ces deux tribus nègres si diverses, séparées par toute la largeur du continent africain, n'ayant jamais eu entre elles aucun rapport, aucune relation, et représentant toutes deux l'élément noir le mieux approprié aux besoins de l'Européen, n'est-il pas étrange, dis-je, que ces races inconnues l'une à l'autre aient précisément adopté un même signe distinctif pour consacrer à la fois et leur vocation au travail et leur amour de la liberté?

Singuliers voyageurs, du reste, que ces grands diables de Vounyamouési, charpentés en Hercules, vigoureux comme pas un, et avec cela pusillanimes comme des enfants et têtus comme des mules! A l'encontre des Vouangouana, ils affectent en cours de voyage un profond mépris pour toute espèce de vêtement : ils se contentent d'un étroit morceau de calicot serré autour des

(1) Adolphe Burdo, *Niger et Bénoué*, page 87.

reins, et, dès qu'une goutte de pluie commence à tomber, ils s'empres- sent de dénouer ce pagne, le plient avec soin, le mettent précieusement à l'abri entre leur épaule et leur charge, et livrent ainsi aux intempéries de l'air leur personne toute nue plutôt que de mouiller le lambeau d'étoffe qui les couvre.

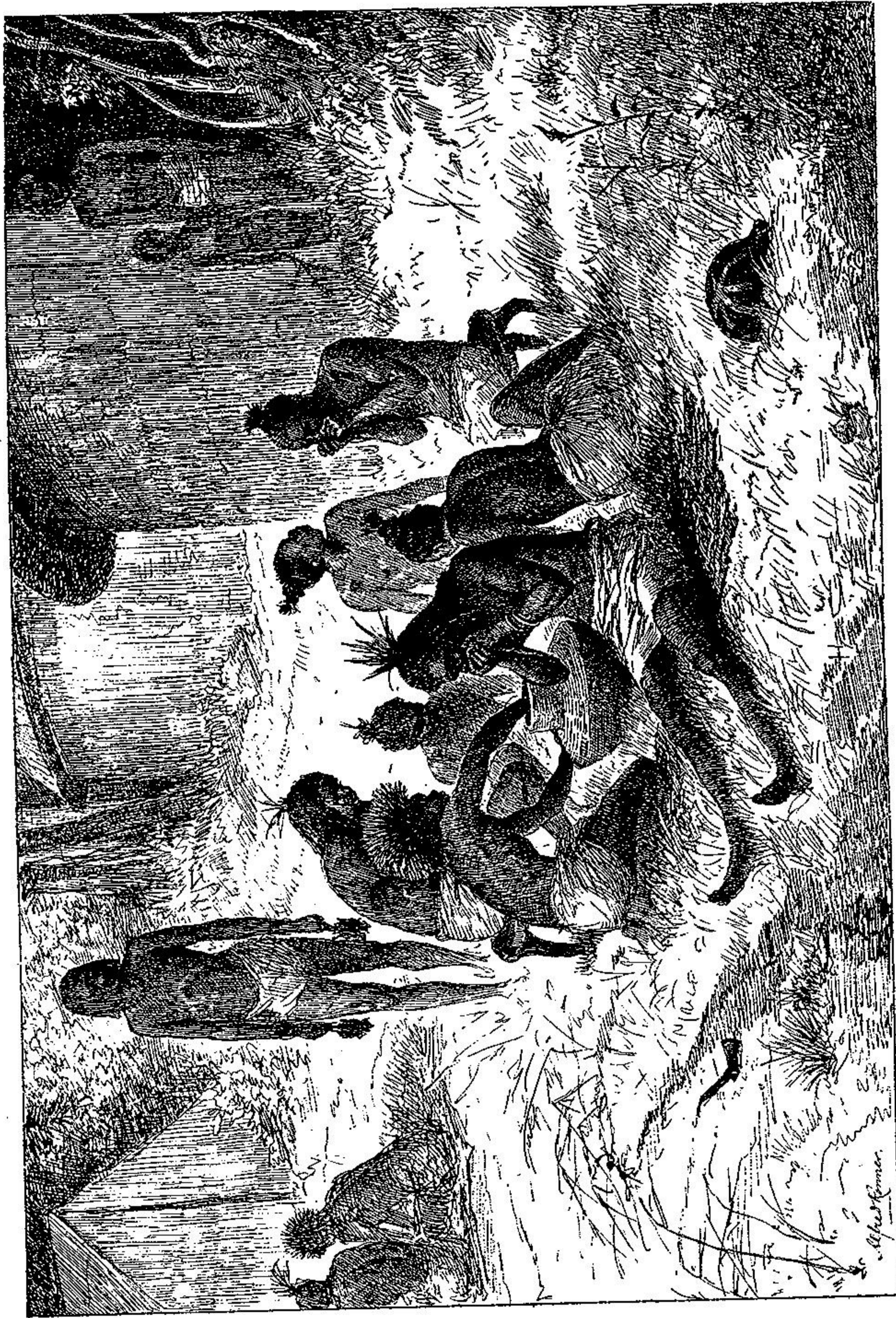
Communément, ils emportent ficelé sur leur fardeau un tabouret en bois ou tout au moins une natte, car ils ont horreur de s'asseoir par terre; au camp, non seulement ils s'isolent des Vouangouana, mais même entre eux ils forment des clans séparés d'après la contrée, le village, auxquels ils appartiennent respectivement.

Chaque groupe prépare la nourriture pour les huit ou dix individus dont il est composé : ce repas consiste uniformément en une bouillie de sorgho cuite dans un pot mnyamouési, et qui forme une pâte épaisse, collant aux dents, mais que ces robustes gars savourent avec délices; ils sont là, en rond, autour de la gamelle commune, sans autre ustensile que leurs doigts qui de la marmite à leur bouche vont et viennent de si preste manière qu'en un clin d'œil le vase est absolument nettoyé.

Les plus affamés s'offrent en outre des rats cuits, des plats d'herbes, des racines grillées, tout ce qu'ils trouvent enfin, car ce n'est pas tant la force qu'ils cherchent dans la nourriture, l'essentiel pour eux, c'est d'être bien remplis; en un mot, la qualité de l'aliment leur importe peu, ils ne se préoccupent que de la quantité. Je me hâte d'ajouter à leur décharge qu'à mon avis ils obéissent en cela à une loi absolue de leur nature, c'est-à-dire que s'ils ingurgitaient moins et s'ils faisaient usage de mets plus fortifiants, il est probable qu'ils perdraient une partie de cette résistance qui fait d'eux le plus précieux auxiliaire des grandes caravanes.

Dès qu'il a satisfait son appétit, le Mnyamouési se met aussitôt en devoir de fumer son chanvre, détestable habitude qui le conduit tout droit à l'idiotisme; on ne peut rien se figurer de plus énervant que les accès de toux provoqués par cette intoxication malsaine: de minute en minute, le fumeur pousse des cris déchirants, des éclats de voix sauvages, des aboiements furieux comme s'il allait rendre l'âme, et cela dure parfois des nuits entières, sans qu'il soit possible à l'Européen de mettre un terme à cette bruyante orgie qui transforme le camp en une véritable chambrée d'épileptiques.

A notre départ de Kouihara, nous traversâmes d'abord une lande inculte, fortement ravinée, qui s'étend au sud-sud-ouest de la plaine de Taborah. A partir de cet endroit le pays s'élève, la contrée est sèche, sablonneuse, et, sous les feux du soleil de midi, la marche se poursuivit assez pénible; mais elle fut courte, et au bout d'une heure nous atteignîmes le village de



LE REPAS DES YOUNYAMOUËSI.

Maganga où nous formâmes un camp d'attente afin de laisser aux retardataires le temps de nous rejoindre.

On a vu, dans les premiers chapitres de cet ouvrage, ce que Cambier dut déployer de patience et d'énergie pour ébranler sa caravane et décider les hommes à rompre avec les douceurs de l'Ounyanyembé; nous eûmes à supporter les mêmes déboires, et, pendant cinq jours, les étapes furent dérisoires : nous étions forcés de nous arrêter sans cesse, tandis que Mohanda courait dans toutes les directions pour relancer les traînants et les arracher à leur voluptueux bien-être.

Sur ces entrefaites, M. Cadenhead nous rejoignit le 4 mai à Mtimousi; il était rétabli, mais à la fièvre avait succédé une inflammation des yeux dont il souffrait beaucoup et qui ne laissait pas de l'inquiéter sérieusement. Son expédition étant composée exclusivement de Vouangouana qui ne portaient que demi-charge, c'est-à-dire trente livres à peine, il s'ensuivit un certain tumulte parmi nos pagazis qui se prirent de querelle avec les Zanzibarites, les traitant de fainéants, de lâches, allant jusqu'à les appeler des femmes! Pour obvier à cet état de choses qui engendrait de déplorables conflits, il fut convenu que nous formerions des camps séparés, tout en restant à portée suffisante les uns des autres pour pouvoir nous prêter mutuellement main-forte en cas de danger.

Dans les villages voisins de l'Ounyanyembé, nous trouvâmes beaucoup de vivres : on y achetait couramment trois poules et cinq œufs pour une coudée (shouka) de calicot dont en cet endroit le prix représente environ 1 fr. 75, de même un régime de bananes ou un plat de patates douces pour dix pesas, et une pinte de lait pour cinq.

Qu'on ne s'y trompe pas : le pesa n'est pas une pièce de monnaie, c'est un rang de petites perles rouges Samé-Samé, formant collier, dont la valeur équivaut au tiers d'une coudée d'étoffe; s'il arrivait qu'on manquât de pesas, on pourrait en acheter aux habitants contre du calicot, tout comme dans nos pays on échange un chèque de la banque d'Angleterre contre des louis d'or.

Les indigènes de ces premiers districts sont d'humeur douce; nous campons le plus souvent au milieu même des villages, où nous retrouvons les huttes en forme de ruche ou de meule de foin qui sont la caractéristique de l'habitat nègre. Du reste, c'est à peu près de cette façon qu'étaient logés les Gaulois avant la conquête des Romains, comme on peut s'en convaincre à Paris, au musée du Louvre, par l'inspection d'un bas-relief encastré dans le piédestal de la Melpomène.

Jusqu'à Ptéma, les hameaux se succèdent nombreux. A quelque distance

de là, nous traversons à gué les deux bras de la Valé qui court du nord-est à l'ouest-sud-ouest, et où nous avons de l'eau jusqu'aux genoux; ce niveau toutefois va décroissant à partir de ce moment jusqu'en novembre, époque à laquelle commencent les pluies dans cette région.

Cependant, après avoir campé successivement à Kaségérah où mourut le docteur Dillon, compagnon de Cameron, à Kiganda et à Kamarabou, nous arrivâmes le 8 mai en face de la rivière Koale que nous traversâmes et qui nous mena à Ganda, capitale de la puissante et fertile contrée de l'Ougounda.

